

Requiem dans un paysage italien

Jean-Claude Ober

L'un des premiers concerts donnés au temple Saint-Etienne de Mulhouse pour sa réouverture après la trêve d'hiver était consacré à un choix d'œuvres du XIX^e siècle parmi les plus belles. Le chef suisse, compositeur et claveciniste Jean-Marie Curti a dirigé l'Orchestre de musiciens d'Europe et le Chœur des trois frontières (près de cent personnes) pour la *Symphonie italienne* de Mendelssohn joué en introduction.

Cette célèbre partition est pleine de pépites : les mélodies et les cadences enjouées s'y succèdent, toujours inspirées, toujours intéressantes. Elle est le modèle du cas Mendelssohn, qui enferme dans l'écrin d'une écriture classique irréprochable des idées et des intentions pleines de la fougue romantique. Qui se lasserait d'écouter l'andante du deuxième mouvement ?

La seconde partie était consacrée à la *Messe de requiem* de Cherubini, un peu tombée dans l'oubli, mais très technique, très tendue.

Elle a été écrite, à la Restauration, en mémoire de la mort de Louis XVI, à l'occasion de la translation du corps à Saint-Denis et a été reprise pour les obsèques du duc de Berry.

La richesse de Cherubini

L'originalité de l'expression, l'inspiration mélodique ont peu d'équivalent. La fugue énergique sur *Quam olim Abrahe*, qui expose simultanément sujet et contre-sujet, s'éloigne de l'exercice d'école. Dans le *Lacrymosa*, le compositeur se souvient manifestement de Mozart. Ce n'est pas pour rien que Beethoven donnait cette messe comme le modèle du genre.

Cherubini renouvelle le traitement des voix. Le chœur, riche de beaux timbres, a excellemment rendu la complexité de l'écriture, soutenu par un orchestre à la fois discret et omniprésent.

Un joli cadeau de rentrée offert à son public par le temple Saint-Etienne.

